

LA BIBLIOTHÈQUE DE BARTHÉLEMY D'HERBELOT: LES MYOPIES DE L'ORIENTALISME SAVANT

INTRODUCTION

En 1697, le *Journal des Savants* salue la parution d'un ouvrage destiné à faire date dans la connaissance que l'Europe aura de ce qu'elle appelle *l'Orient* : il s'agit de la *Bibliothèque orientale* de Barthélemy d'Herbelot de Molainville¹. Mille soixante pages in folio. De quoi caler trois armoires...

Le titre à lui seul est un épisode de roman :

Bibliothèque orientale ou Dictionnaire universel contenant généralement tout ce qui regarde la connaissance des peuples de l'Orient, leurs histoires et traditions tant fabuleuses que véritables, – leurs religions et leurs sectes, leurs gouvernements, politique, lois, mœurs, coutumes, et les révolutions de leurs empires, les arts et les sciences, les vies de leurs saints, philosophes, docteurs, poètes, historiens, capitaines et de tous ceux qui se sont rendus illustres par leur vertu, leur savoir ou leurs actions, des jugements critiques et des extraits de leurs livres, écrits en arabe, persan ou turc sur toutes sortes de matières et de professions

Le texte vise à faire connaître *dans leur vérité* les cultures arabe, perse et turque en montrant qu'il y a tout autant de « fonds » chez les Orientaux que chez les Occidentaux. C'est une somme impressionnante, une véritable encyclopédie qui balaie les mondes turc, arabe et persan. L'ouvrage remporte un succès qu'on peut dire réel, selon les normes de l'époque en tous les cas : on le réédite trois fois au cours du XVIII^e siècle. Pendant deux siècles, tout ce que l'on connaît sur l'Orient mais aussi ce qu'on croit connaître sur l'islam sera puisé dans cette « somme »².

Politique, religion et commerce sont les vecteurs, souvent enchevêtrés, de l'intérêt pour l'Orient. C'est l'époque où Louis XIV envisage des

1. 1625-1695.

2. Caussin de Perceval, l'auteur d'une *Histoire des Arabes* en trois volumes la cite abondamment.

alliances avec la Perse safavide pour écraser le « Grand Turc » ; où les missions catholiques essaient à travers toutes les échelles du Levant ; où les marchands sillonnent la Turquie, la Perse et les Indes pour y faire fortune ; où les récits de voyages se succèdent. L'apprentissage des langues orientales se développe : en 1669 est créée l'École des Jeunes de Langues, pour former les interprètes des diplomates et/ou des grands commerçants.

Le collège du Roi dispose de chaires d'enseignement des langues orientales : le persan, l'arabe, le turc, l'hébreu, et le syriaque (qui ne devient une discipline autonome qu'en 1642).

Parmi les professeurs, Barthélemy d'Herbelot de Molainville, selon certains le plus savant des orientalistes de son temps. Colbert fait appel à lui pour un projet, au départ en trois volets : une Bibliothèque, une anthologie de textes orientaux et un dictionnaire turc, persan, arabe et latin.

Seule la *Bibliothèque* sera publiée, et pas du vivant de l'auteur³.

Si elle a une telle importance, c'est qu'elle scelle les myopies de l'Occident sur l'Orient en général et sur l'islam en particulier, myopies qui seront ensuite répercutées, à travers les reconfigurations successives de cette science orientaliste qui n'en est alors qu'à ses débuts. Ce que je vais essayer de montrer.

D'HERBELOT ET GALLAND : LE « PRÉ-ORIENTALISME SAVANT »⁴

L'originalité de cette Bibliothèque n'est pas seulement dans sa composition – quelque 8 558 articles de longueurs très inégales (de quelques lignes à quelques pages) qui précisent des titres bibliographiques, des traductions de termes techniques ou donnent des définitions plus longues de culture ou de civilisation, sur plus de 8 000 entrées⁵. Son originalité tient surtout au fait, qu'elle a pour références les seuls auteurs orientaux : environ 180 ouvrages, puisés à la bibliothèque du roi, mais surtout dans la propre bibliothèque de l'auteur. Il avait reçu en cadeau les collections du grand duc de Toscane,

3. À l'origine, la *Bibliothèque orientale* devait être rédigée et imprimée en arabe, mais le temps demandé par la fonte des caractères arabes commandés par Colbert finit par décourager d'Herbelot, qui rédigea son livre en français.

4. Pour le distinguer de celui, plus institutionnel, qui se mettra en place avec de Sacy. L'orientalisme du XVII^e siècle est encore une science très dépendante du roi, donc une science de « courtisans ».

5. Par exemple, à l'entrée « Al Coran », on dispose de quelques pages détaillées sur l'origine du livre, son histoire, et les positions différentes voire antagonistes des musulmans sur le statut du livre, la question du texte « original » etc. L'essentiel de la doxa musulmane est présenté dans cet article particulièrement instructif.

après une visite qu'il avait rendue à celui-ci et où il l'avait impressionné par son immense érudition.

Cent quatre-vingts sources, ça peut sembler beaucoup au premier abord. En réalité, non seulement c'est peu, mais si l'on excepte le Coran, ce ne sont jamais que six ou sept ouvrages ou auteurs qui reviennent sans cesse et qui sont cités plus de cent fois : Mir-Khavand (Mirkhond), Khondamir⁶, Al-Zamakhshari⁷,

6. Muhammad Bin Khavendshah Bin Mahmud ou Muhammad ibn Khawand Shah ibn Mahmud (1433-1498), plus connu en Europe sous le nom de Mirkhond, est un historien persan né en 1433 à Boukhara, dans l'actuel Ouzbékistan. Il est élevé et il meurt à Balkh. Dès sa prime jeunesse, il se consacre aux études historiques et à la littérature en général. Il commence vers 1474, dans la quiétude du couvent de Khilashyah, que son protecteur a fondé à Hérat pour les auteurs littéraires de mérite, sa grande œuvre sur l'histoire universelle, le *Rauzât-us-safâ* ou *Jardin de la Pureté*. Elle comprend sept grands volumes et un appendice géographique. Le septième volume, l'histoire du sultan Husayn (1438-1506), accompagné d'un bref compte rendu de quelques événements ultérieurs jusqu'en 1523, est probablement l'œuvre de son fils, l'historien Khondemir (1475-1534), auquel on doit sans doute aussi une partie de l'appendice. C'est une encyclopédie de l'histoire orientale, qui, remontant jusqu'à la création, contient l'histoire des patriarches, des prophètes, des anciens rois de Perse, de Mahomet et de ses successeurs, des dynasties turques, tartares, etc. Il n'a jamais été traduit dans sa totalité, mais on en a traduit, soit en latin, soit en français, des morceaux importants. Entre autres l'*Histoire des rois de Perse sassanides*, trad. par M. de Sacy (dans ses *Mémoires sur les antiquités de la Perse*, Paris, 1793) ; *Histoire des Thahérides et des Soffarides*, trad. par Lénisch sous le titre *Historia priorum regum Persarum post firmatum in regno islamismum*, Vienne, 1792 ; *Histoire des Samanides...*, trad. en latin par Kréd. Wilken, Göttingue, 1808, in-4° ; l'*Histoire des Ghaznévides*, trad. du latin par le même des extraits de l'*Histoire de Gengis-Khan* trad. par Langlès (Notices et Extraits) ; l'*Histoire des Ismaéliens de Perse ou Assassins*, trad. par Jourdain (Notices, IX). L'ensemble du livre a été traduit de l'anglais par Pierre-Eugène Lamairesse (*Rauzat-us-Safa* ou *Jardin de pureté, Bible de l'Islam, ou L'histoire sainte suivant la foi musulmane, par l'historien persan Mirkhond*, Paris, G. Carré, 1894). L'orientaliste Arthur Christensen a exploité ces sources de « zindiq » persans dans ses travaux sur la Perse sassanide.

7. Abu al-Qasim Mahmud ibn Umar al-Zamakhshari, généralement appelé al-Zamakhshari (1074/1075-1143/1144). Né au Khârezm, il vécut surtout à Boukhara, Samarkand ou Bagdad. Il est l'auteur d'*Al-Kashshāf*, l'un des plus célèbres *tafsirs* (explications ou exégèses) du Coran. Écrit en Perse au XII^e siècle, l'ouvrage fait encore l'objet d'études et de débats parmi les exégètes musulmans dont beaucoup contestent son rationalisme mutazilite, tout en reconnaissant sa grande érudition et sa sophistication linguistique. Il est enseigné, ou même vénéré, par toutes les écoles sunnites et chiites d'interprétation. Le sous-titre du livre résume l'ampleur et la complexité des arguments : « Sur les mystères de la révélation, la perfection de la locution et l'interprétation complète [du Coran] ». L'approche rationnelle du mutazilisme concernant la nature de Dieu et des textes sacrés disparut peu à peu du courant dominant de pensée musulmane de la majorité du monde islamique, mais elle perdura dans la région du Khorasan en Iran, où Zamakhshari s'était établi. Selon toute apparence, d'Herbelot n'était pas conscient de la nature particulière du courant représenté par Zamakhshari.

Qazwini⁸, Hussein Vaez, tous auteurs de sommes historiques, biographiques, religieuses, ou géographiques.

En tête de liste vient un ouvrage rédigé en arabe par un Turc, le célèbre Katib Tchelebi, ou Hadji Khalifa, historiographe à la cour ottomane : une somme bibliographique monumentale qui ne compte pas moins de 14 500 titres et constitue la source principale de d'Herbelot et sans doute même l'original sur lequel il s'appuie. Autrement dit, la source principale du savoir européen classique sur l'Orient, et principalement l'Orient musulman est un Turc né en 1609 et mort en 1657, presque un contemporain de d'Herbelot.

L'édition définitive de la *Bibliothèque orientale* n'est pas assumée par l'auteur, décédé depuis deux ans, mais par un autre orientaliste de renom, Antoine Galland.

C'est justice car il est à l'origine et à la fin de ce travail.

Lors de son deuxième séjour à Constantinople où il passe cinq ans, Galland, employé à de petits travaux par le nouvel ambassadeur, profite de tout son temps libre pour chercher des manuscrits et se livrer à des travaux d'érudition. Il travaille en particulier à ces compilations caractéristiques de l'esprit du siècle. L'une se compose d'un recueil de cinq cents sentences arabes (qui enrichiront la *Bibliothèque orientale*), l'autre est la traduction partielle d'un ouvrage contemporain d'histoire, qui est envoyée à Colbert en octobre 1682, sous le nom de *Catalogue des histoires de Hadji Halifa*.

Le texte est précédé d'un avertissement qui explicite les motifs qui ont poussé Galland à cette traduction : la rareté de l'ouvrage, qu'il n'a réussi à obtenir qu'au prix de longues recherches ; et surtout, l'usage qu'on pourrait en faire. Il permettrait selon lui de sélectionner les titres d'ouvrages dignes d'être retenus et d'éviter ainsi l'inconvénient d'envoyer, comme ses prédécesseurs, des manuscrits qui n'ont d'autre intérêt que leur beauté (« lesquels n'avaient rien de recommandable que leur beauté ») pour reprendre ses propres termes. Ou qui sont inexploitable, comme ceux qui avaient été rapportés par le père Wansleb.

Autrement dit, le travail de Galland s'inscrit comme celui d'Herbelot dans une perspective *scientifique*, et non littéraire, même si c'est la littérature qui a donné à ces travaux une audience considérable, en biaisant l'intention de ces deux savants.

8. 1203-1283. Il est l'auteur de deux ouvrages, l'un géographique et l'autre cosmographique. La géographie est organisée selon la vieille tradition ptoléméenne. Quant à la cosmographie, elle traite de l'ensemble du monde céleste et terrestre, de ses composantes animales, végétales et minérales. Le « merveilleux » (*'adja'ib*), que l'on retrouve souvent dans la littérature narrative médiévale, y occupe une place de choix.

Dans une lettre en date du 23 octobre 1682 adressée à Jacob Spon, un ami et compagnon de voyage, il revient avec insistance sur l'envoi qu'il vient de faire à Colbert de ce *Catalogue des histoires de Hadji Halifa* :

« cette traduction donne l'idée tout entière de l'histoire mahométane ».

Il importe peu que l'idée soit fondée ou pas ; ce qu'il faut souligner c'est l'intuition profonde de Galland de la nécessité, voire de l'urgence d'établir, textes à l'appui, une histoire mahométane :

« J'y ai mis une préface, qui fait connaître le dessein de l'auteur de cette bibliothèque et qui fait voir en même temps que Constantinople est le lieu où l'on peut faire un grand amas de tous les livres d'histoire en fort peu de temps. Je ne sais ce que cela produira dans l'esprit de M. Colbert mais il est certain que je donne l'unique moyen pour enrichir en moins de rien la Bibliothèque du Roy d'un corps assez complet de l'histoire mahométane depuis le commencement de l'hégire jusqu'à présent, où l'on trouverait bien des choses, qui ont été inconnues jusqu'à présent dans l'Europe, de l'histoire de la Grande Tartarie, des Indes, de la Perse, de l'Arabie, de l'Égypte et de l'Afrique. »

La Bibliothèque orientale telle qu'elle se dessine dans l'esprit de celui qui l'initie est destinée à un travail scientifique d'historiens. Il ne prétend pas fournir *une histoire mahométane, mais de quoi établir cette histoire*. Et le dictionnaire bibliographique, *Kachf al-zunun*, écrit en arabe par Hadji Khalifa, connu sous le nom de Katib Tchelebi, historien, bibliographe et géographe le permettrait, ou en tous les cas, il en était convaincu. Galland entreprit la compilation de son œuvre à Constantinople avant de l'abandonner momentanément pour de nouveaux voyages.

Pendant ce temps à Paris, Barthelemy d'Herbelot a fait recopier pour son usage personnel le manuscrit reçu par Colbert et commence à rédiger une *Bibliothèque orientale*. Lorsque Galland rentre en France, il découvre le travail entrepris par son ami et lui abandonne le projet avec bon sens. Mais deux ans après le décès de Barthélemy d'Herbelot, il assume la publication de l'ouvrage, et en rédige la préface qu'il conclut par ces mots :

« J'ajouterai qu'étant à Constantinople, il y a douze ou treize ans, et n'ayant eu jusqu'alors aucune connaissance des doctes occupations de M. d'Herbelot, j'eus la pensée de travailler à un Ouvrage semblable, et que je le commençai par quelques cahiers de collections que je conserve encore. Ainsi ayant joint ce que j'ai pu apprendre de M. d'Herbelot lui-même, aux idées qui m'avaient servi de guides pour faire les premières démarches que je fis alors, c'est une grande satisfaction pour moi d'avoir suppléé au moins en quelque partie, à ce que l'on pouvait attendre de lui touchant cette Préface. »

La Bibliothèque orientale, c'est donc l'état du savoir sur l'Orient de la fin du xvii^e siècle, c'est le dictionnaire de toutes les connaissances de l'époque classique sur ce qu'on appelle l'Orient, à savoir les trois empires musulmans, l'Empire ottoman, la Perse et l'Inde « moghole ». Et pendant pas mal de temps cette identification va imprégner les esprits et l'épistémè orientaliste en cours de constitution.

Signalons que le nom de Barthélemy d'Herbelot est aujourd'hui largement inconnu – hormis de quelques spécialistes –, alors que, au contraire, on honore encore Antoine Galland y compris dans les manuels de littérature où on souligne le rôle qu'a joué sa traduction des *Mille et une nuits* dans l'orientalisme littéraire (en particulier à l'entrée : Jean de la Fontaine).

Pourtant la *Bibliothèque orientale* a contribué au moins autant que les paillettes des *Mille et une nuits* à construire les myopies du monde savant face à l'islam. Alors que le but avoué de l'auteur est de faire connaître l'Orient *dans sa vérité*, son érudition et les récits dont regorge l'ouvrage ouvrent paradoxalement la porte sur un Orient littéraire, source de fiction romanesque jusqu'à la fin du xix^e siècle.

Ce n'est pas sans conséquences : cette représentation faussée de l'islam et de l'histoire du monde musulman dont nous avons hérité, constitue l'une des sources de bien des malentendus, et sans doute même d'une partie de nos malheurs. En tous les cas, elle contribue aux malheurs de ceux qui vivent en terre d'islam sans en avoir adopté la religion.

L'ORIENTALISME MODERNE OU « INSTITUTIONNEL » : ANTOINE SYLVESTRE DE SACY

Le siècle suivant va se libérer de l'héritage de Barthélemy d'Herbelot tout en en restant tributaire.

Au xviii^e siècle, la dissociation entre l'étude orientaliste et l'herméneutique des textes sacrés fut un des traits saillants des Lumières. Deux facteurs y contribuèrent. D'abord le rejet du christianisme par les précurseurs de la Révolution. Ensuite l'importance de ce qu'on va appeler « les Lettres orientales » avec la célébration de la traduction des *Mille et une nuits* d'Antoine Galland qui va ensemer dans les esprits la représentation d'un Orient identifié à une Perse mythique et mythifiée aux couleurs de Schéhérazade, enveloppée dans la poésie pleine de paillettes des contes et des oiseaux Roc ou Phénix, voluptueuse, raffinée et fastueuse. Un pur mythe.

Ce n'était pourtant pas tout à fait l'idée des hommes qui jetèrent ces premières semences.

De formation jésuite, Barthélemy d'Herbelot (1625-1695) avait commencé par étudier l'hébreu, comme beaucoup alors, en vue de lire la

Bible dans le texte. À 42 ans, il est titulaire de la chaire de syriaque au collège du Roi. C'est un grand savant, selon le modèle d'un siècle obsédé d'accumulation des connaissances. Extrêmement célèbre de son vivant, on se bousculait pour venir l'écouter dans son « académie », un salon littéraire et scientifique.

Pour comprendre la nature spécifique de cet orientalisme naissant sous les sabots de la Perse islamisée, il faut faire un bond d'un siècle et examiner deux grandes figures de savants qui vont dominer l'orientalisme à venir : Volney et de Sacy.

Le premier, le voyageur érudit, le rationaliste, est un voltairien qui rejette le catholicisme (et le combat), un savant moulé à l'ancienne, héritier de ceux qui l'ont précédé. Il écrit *les Ruines* comme une méditation sur l'utilité de confronter les cultures et les religions, qu'il met sur le même plan. C'est une genèse sociopolitique, qui essaie de rendre compte de l'évolution politique de l'humanité à partir d'une méditation sans grand optimisme sur la condition humaine. Il construit avec ce livre la somme du savoir de son époque sur les religions, dans la mentalité qui est la sienne : celle d'un homme de l'Encyclopédie qui croit au pouvoir moteur de la raison, et investit son savoir dans l'action militante – antichrétienne. Volney est le digne représentant d'un siècle et il incarne un modèle de savoir qui n'est pas informé par une *rationalité instruite par la – ou une – synthèse*.

En face, on a Antoine Sylvestre de Sacy, l'enseignant, le savant austère, le janséniste fidèle au catholicisme. Au-delà de leurs différences de mentalité ils ne sont pas du même monde scientifique. C'est leur modèle d'érudition qui diffère.

Antoine Sylvestre de Sacy, qu'on considère comme le père fondateur de l'orientalisme, va assurer presque à lui tout seul la transition avec le siècle précédent et imposer la spécificité de l'orientalisme français. Il est initié à l'hébreu dès l'âge de douze ans par le bénédictin Dom Berthereau, avant d'apprendre ensuite presque sans maître le syriaque, le chaldéen, le samaritain, puis – avec des maîtres cette fois – le turc, l'arabe et le persan.

Si l'orientalisme français qui lui doit tant est d'abord un orientalisme islamisant, c'est à cause de la personnalité « scientifique » de son fondateur. Le modèle de savant qu'incarne de Sacy est d'une toute autre trempe que celui de Volney. L'homme ouvre une ère nouvelle. Il est l'auteur d'une *Grammaire arabe* à l'usage des élèves de l'École spéciale des langues orientales vivantes, marquée par la grammaire de Port-Royal⁹. Sans jamais

9. C'est l'exercice imposé à tout nouveau « chairman ».

s'être rendu dans un pays arabe, il va acquérir une connaissance inégalée de la littérature arabe médiévale.

Il a conscience des limites de l'apport de ceux qui l'ont précédé, et il le dit clairement :

« Enfin se présente-t-il un nom de lieu, une date, un nom propre de quelque écrivain célèbre qui puisse donner lieu à une discussion, on feuillettera en vain, le plus souvent, les ouvrages de d'Herbelot, Renaudot, Reiske, etc. »¹⁰

Surtout, il imprima à l'École des langues orientales une dimension qui dépassait largement sa vocation annoncée. D'abord, il connaît bien l'Europe, en particulier l'Europe du Nord. Il constate le retard de la France, dû à l'absence de structures institutionnelles qui eussent permis le développement de carrières et la transmission du savoir, toutes choses qui existaient dans l'Europe du Nord. Ce modèle d'orientalisme qu'il a en tête, il entend bien l'introduire en France.

Et il y a réussi. Il a rendu possible et même largement défini le cadre institutionnel qui permit au monde savant d'alors de combler le retard accumulé et surtout, qui permit à la jeune science naissante de s'épanouir comme science et champ d'étude autonome. Comme le dit joliment un autre orientaliste, William Marçais,

« il a créé la philologie moderne de l'arabe, jeté les bases de l'islamologie, ouvert les voies où marcha triomphalement après lui l'histoire des peuples musulmans, posé les fondements de l'islamologie »¹¹.

Tout ceci est vrai, mais il l'a fait en contribuant à l'effacement des Écritures saintes comme à celui de l'Écriture coranique. Et cet effacement durable a largement entraîné l'ignorance actuelle de l'islam de la part de la plupart des Occidentaux.

10. *Discours de M. Silvestre de Sacy...*, 1810. L'auteur présente quatre traductions d'ouvrages et justifie le choix qui a été fait de ces quatre livres. Travail recommandable par son utilité. Les trois premiers sont un *Traité de la construction des instrumens astronomiques*, traduit d'un manuscrit arabe de la Bibliothèque Impériale, par M. Sédillot ; le *Poème des Amours de Medjnoun et Leïla*, traduit du persan de Djami, par M. Chézy ; la *Chrestomathie arabe* de M. de Sacy : le quatrième est une portion des *Tables Astronomiques* d'Ebn-Younfs, traduites de l'arabe par M. Caussin. Selon les termes de l'auteur lui-même : « Examinons chacun de ces ouvrages en particulier, abstraction faite du jugement porté par le Jury, et voyons si cet examen nous conduira aux mêmes résultats qu'il a adoptés ».

11. W. MARÇAIS, 1938, p. 79.

DE L'EFFACEMENT DES ÉCRITURES À CELUI DE L'ÉCRITURE CORANIQUE

À la fin du xvii^e siècle, Galland et d'Herbelot, on l'a vu, tirent l'essentiel de leur savoir de compilations tardives. Un siècle plus tard, Silvestre de Sacy aurait-il initié, comme on le prétend parfois, un travail d'exhumation des « textes fondateurs », qu'il se serait procuré parmi les manuscrits de la Bibliothèque nationale ou qu'il aurait obtenu par son réseau de correspondants établis en Orient : agents diplomatiques, anciens élèves et amis ?

Rien n'est moins sûr.

Il introduit, il est vrai, les écrits d'Ibn Khaldoun. Ce n'est pas rien. Mais entre ce grand géographe voyageur du xiv^e siècle et le Molla¹² Hussein Vaëz mort en 1505, la distance temporelle n'est pas flagrante. De quels textes fondateurs s'agit-il ? De ceux de l'islam, ou de ceux de la culture « arabe » ?

S'il a posé les bases de l'islamologie, il l'a fait au prix d'un effacement des textes religieux, à commencer par ceux de la tradition chrétienne, – comme de tous les textes religieux qui y afféraient et en particulier la littérature syriaque dont il va se détourner. De Sacy a lui-même un intérêt scientifique à entériner la séparation entre l'étude biblique et l'étude de l'Orient : son propre champ d'études implique que l'Écriture soit évacuée de la production écrite arabe. On ne trouve dans sa bibliothèque que quelques rares exemplaires du Coran, et ils ne sont pas datés¹³.

L'œuvre de Silvestre de Sacy a été vue par Edward Saïd comme une entreprise de fragmentation réductrice de l'Orient¹⁴. Récemment, on l'a décrite sur Internet comme une vaste exploration du patrimoine « arabe », ancrée dans la connaissance héritée des Temps modernes, et largement tournée vers la langue, l'histoire et la littérature.

Certes, mais il se trouve que le terme « arabe », consacré par l'usage, est totalement impropre et contribue précisément à une représentation gauchie voire faussée de l'islam. En réalité, ce qu'il a exploré, c'est le patrimoine de l'Orient « islamisé ».

MONDE ARABE ET ISLAM

La domination de ce que nous appelons *l'Orient* par l'islam s'est faite à partir de la conquête des quatre grandes régions du monde antique les plus civilisées et les plus hautement significatives : la Syrie, l'Égypte, la Mésopotamie et enfin l'Iran, autrement dit la Perse. L'accès au plateau

12. L'orthographe est celle de l'époque.

13. A. SILVESTRE DE SACY, 1842.

14. E. SAÏD, 1980, p. 147-154.

iranien est forcé à la bataille de Nihavend, et le dernier souverain perse sassanide, Yezdegird, trouve la mort en 651. En un siècle, ces Arabes de l'islam, issus du désert, ces Bédouins, désormais devenus force politique et militaire, submergent l'Iran, occupent l'Asie centrale, enlèvent le Maghreb, et enfin l'Espagne. Les Francs les arrêtent à Poitiers. Ils sont contenus quelques temps par les Byzantins. Et par les Chinois. C'est la haute culture de ces quatre grandes régions que sont l'Égypte, la Syrie et la Mésopotamie et la Perse qu'ils vont absorber, avant de s'endormir sous le joug du dogme musulman et de tomber au pouvoir des Seldjoukides puis des Ottomans.

C'est cet Orient multiséculaire qui restera caché aux yeux des Français et du monde savant du XVIII^e siècle sous les paillettes et les voiles de la Perse islamisée. Et cinquante ans plus tard, pour l'Allemagne en particulier, sous les fastes de l'Inde védique et avestique. Lorsque l'orientalisme européen – que Sacy a largement contribué à constituer – va se reconfigurer après et autour de la découverte du sanscrit, il va trouver en France, où l'enseignement de la langue arabe s'est sécularisé, les conditions propices au renouvellement de la philologie orientaliste. Mais ce renouvellement se fera en décrochant tout un pan de l'histoire de l'Orient, celui qui touche la longue histoire du syriaque, et avant le syriaque celle de l'araméen¹⁵.

Le modèle « philologique » installé va porter ses fruits. La prodigieuse séduction que vont exercer ces « pôles » de l'Orient mythifiés, la Perse et plus tard l'Inde, va écarter tout un patrimoine, de langue syriaque, chaldaïque et samaritaine, qui ne fera l'objet que de quelques rares mémoires¹⁶, vite oubliés. Au XIX^e siècle, une fois que l'Inde se sera imposée comme nouvel Orient et que l'exégèse allemande rationaliste aura fait le reste, tout un pan d'histoire lié à l'araméen sera occulté et le refoulement des Écritures hors de la sphère du savoir savant, institutionnel, rationnel va s'imposer massivement.

Le phénomène coranique, comme on l'appelle pudiquement, va lui aussi faire l'objet de cet effacement. Cet « Al coran » qui fonde la religion qui s'est imposée à une bonne partie du monde civilisé, d'où vient-il ? Dans quelles conditions a-t-il été rédigé ? De quand datent les premiers exemplaires du texte ? On ne trouve mention d'aucune de ces questions. Le savoir des « Arabes » sur la question est admis comme tel, sans examen. Aujourd'hui encore...

15. M. DUVAUCHEL, « L'araméen *lingua franca* du monde antique ».

16. C'est ainsi que de Sacy est l'auteur d'un *Mémoire sur l'état actuel des Samaritains*, publié en 1812.

Le geste majeur de Barthélemy d'Herbelot et de l'orientalisme naissant est celui de collationner : c'est un effort immense et qu'il faut saluer. C'est Antoine Galland qui nous donne quelques indications dans la préface de la Bibliothèque sur la question du texte coranique :

« L'Alcoran qui est souvent cité, y est paraphrasé ou expliqué par les auteurs les plus authentiques, et particulièrement par Huffin Vaëz, qui l'a paraphrasé et commenté en Persien, que M. d'Herbelot n'a pas tant affecté de citer plus souvent que les autres, parce qu'il l'avait dans sa Bibliothèque, que parce qu'il lui a paru plus raisonnable. »

Autrement dit le Coran dont dispose l'orientaliste est un Coran annoté par un auteur persan mort en 1505.

Deux myopies vont obscurcir le jugement occidental sur l'islam : d'abord l'idée selon laquelle la culture et l'érudition d'une « civilisation islamique » viendraient d'un monde « arabe » alors qu'elle vienne d'un monde islamisé, et islamisé de force ; ensuite l'identification entre ce « monde arabe » et le monde musulman d'où découle l'emploi de termes impropres renforcés par l'usage comme « monde islamique » en lieu et place de « monde islamisé »¹⁷.

Une hypermétropie va se greffer sur ces myopies déjà lourdement altérantes. Le poids de la littérature, toute la merveilleuse poésie « arabe » des *Mille et une nuits*, qui témoigne surtout de la capacité de l'islam à s'approprier les richesses culturelles des élites des peuples soumis.

Les Mille et une Nuits sont des contes et légendes issus de l'Inde, mais portés par les voyageurs arabes qui s'ennuyaient pendant les longs trajets en mer. Et qui les ont inévitablement enveloppés dans les voiles de leur propre culture.

La langue arabe elle-même a une histoire. Elle n'est pas écrite d'abord avec l'alphabet que nous connaissons, mais avec celui d'autres peuples : les Sabéens, puis les Nabatéens (qui utilisent une variété d'araméen). Cette forme archaïque est pourtant appelée, assez improprement, le « vieil arabe ». Ce n'est qu'au VI^e siècle après J.-C. qu'apparaît une écriture propre qui devient peu à peu l'alphabet arabe. C'est cet alphabet que l'État musulman, fondé en 622 par Mahomet à Médine, adoptera, essentiellement pour des raisons politiques.

Selon toute vraisemblance, cette écriture a été élaborée par les Arabes chrétiens de la vallée de l'Euphrate, vers la fin du V^e siècle. Le plus ancien texte dans cette écriture date de 512 et complète l'inscription dédiée à saint

17. Les termes sont importants, « islamique » implique un état, « islamisé » implique un processus.

Serge, rédigée en grec et en syriaque. L'alphabet arabe descend donc d'une écriture syrienne, dont le modèle reste encore discuté (soit dérivé d'un alphabet syriaque, soit développement d'un alphabet nabatéen). Vingt-cinq ans après la mort du prophète, les Omeyyades qui avaient animé la résistance de la Mecque à cette nouvelle religion s'en emparent. En fins politiques, ils en voient les avantages.

LA NAISSANCE DE L'ASSYRIOLOGIE ET DE L'INDIANISME

Il faudra patienter encore cinquante ans, et attendre les découvertes qui vont reconfigurer le visage de l'orientalisme savant : d'abord, en 1771, la découverte du *Zend Avesta* par Anquetil Duperron. Ce jeune fou impétueux va partir en Inde, et au terme d'une odyssee de plus de sept ans, à la recherche des textes de la doctrine de Zoroastre il va exhumer un monde religieux ignoré : celui de l'Iran ancien, et de la religion des Guèbres, ce qui reste du zoroastrisme ou « magisme », la religion de la Perse ancienne. Il faudra encore cinquante ans de patience, avant que, en 1836, Eugène Burnouf ne plonge dans l'inextricable dossier du *Zend Avesta* et n'entreprenne d'y porter la lumière de son jeune génie. Pendant ce temps, l'Allemagne s'exalte autour de l'Inde, dont la philosophie entre en écho puissant avec sa tradition philosophique de l'idéalisme. En 1950, on célébrera cette « *Renaissance de l'Orientalisme* » dans un livre qui eut beaucoup d'audience¹⁸.

Le déchiffrement de l'écriture « persépolitaine », que nous appelons aujourd'hui *cunéiforme*, sera décisif. L'ancien Iran, – qui commence avec les Achéménides – occulté par la Perse *islamisée*, fait alors irruption dans la sphère de l'orientalisme. Il va désormais s'imposer comme objet d'étude grâce en particulier – et paradoxalement – à la puissance intacte de l'hellénisme dominant. Paradoxalement, les études iraniennes et l'indianisme naissant vont libérer du carcan de l'hellénisme, cette autre myopie occidentale – partiellement du moins – et de la fascination (surtout littéraire) pour la littérature arabe.

La Perse antéislamique ouvre ses portes et sous les sabots de Darius, un monde ancien commence à se dévoiler : l'Assyrie. La science archéologique en plein développement va permettre et largement conditionner son essor et son développement, et avec la naissance de l'assyriologie, la Bible est réintroduite dans la sphère du savoir. En même temps, le bouddhisme et la « bouddhologie » prennent leur place dans le champ de cet orientalisme qui desserre ses mâchoires et s'ouvre sur l'histoire multimillénaire, dont les pics

18. R. SCHWAB, 1950.

de visibilité pour le grand public d'aujourd'hui sont Sumer et Babylone. Avec cette histoire, le monde araméen¹⁹ va revenir dans la sphère du savoir, même s'il restera toujours aux marges d'un orientalisme qui ira déclinant et qui aujourd'hui est réduit à une peau de chagrin, du moins si on le met en perspective avec ses débuts prestigieux.

La fascination pour ce *monde islamisé* qu'on appelle désormais, bien à tort, le monde arabe, va enfin relâcher son emprise.

CONCLUSION

Mais les immenses avancées dans le domaine de la connaissance de l'Orient ancien, les travaux sur l'islam des origines sont toujours difficiles.

Que l'analyse des sources coraniques ne constituât pas une priorité pour des hommes qui fondaient une discipline nouvelle, il n'y a rien qui doive nous scandaliser. Qu'un monde musulman qui a intériorisé et rendu sacrilège l'analyse des sources de sa croyance soit dans l'impossibilité d'entreprendre cet examen, rien non plus qui doive nous émouvoir. Que nous héritions des myopies de chercheurs qui nous ont précédés dans le travail de constitution d'un savoir, c'est regrettable, mais c'est fréquent et c'est même une sorte de loi dans tous les domaines qui ont des prétentions scientifiques.

Mais les myopies de notre Occident ont aujourd'hui des conséquences criminelles pour ceux dont la culture a été effacée dans notre culture occidentale de l'« orbis orientalis », de la sphère de connaissance de l'Orient, et dont l'existence en est d'autant plus fragilisée : les chrétiens et les minorités non musulmanes de l'Orient.

Sortir de la tour d'ivoire des universités et des académies savantes, guérir de notre aveuglement, examiner nos préjugés et nos savoirs reçus – voire imposés – sur une religion qui semble bien avoir besoin, et de toute urgence, d'un peu de vérité sur ses origines et sur sa nature, c'est faire une œuvre scientifique. C'est retrouver le projet de ces premiers savants – et dans le langage religieux –, c'est faire ce qu'on appelle une œuvre de miséricorde.

Marion DUVAUCHEL

*

* *

19. Parmi quelques grandes figures : François Thureau-Dangin, l'abbé François Nau, Dupont-Sommer.

BIBLIOGRAPHIE

- Barthélemy D'HERBELOT, *La Bibliothèque orientale*, éditée par R. Merlin, la Compagnie des Libraires, 1697, n° 7.
- Armand Pierre CAUSSIN DE PERCEVAL, 1847-1848, *Essai sur l'histoire des Arabes*, 3 vol., Paris, Firmin Didot (numérisée sur Internet).
- Marion DUVAUCHEL, « L'araméen *lingua franca* du monde antique », en ligne sur le site EEChO (Enjeux de l'étude du christianisme des origines).
- Henri LAURENS, 1978, *Aux sources de l'orientalisme, la bibliothèque orientale de Barthélemy d'Herbelot*.
- William MARÇAIS, 1938, « Silvestre de Sacy arabisant », *Comptes rendus des Séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 1938, fasc.I (janvier-février), p. 79-86.
- Antoine Sylvestre DE SACY, 1842, *Catalogue de la Bibliothèque de Sacy*, éditée par R. Merlin, librairie quai des augustins, n° 7 (l'ouvrage est numérisé et accessible en ligne).
- Discours de M. Silvestre de Sacy, sur les traductions d'ouvrages écrits en langues orientales, Extrait des Discussions de la Classe d'Histoire et de Littérature ancienne de l'Institut, sur le Rapport du Jury des Prix décennaux*, 1810.
- Raymond SCHWAB, 1950, *La Renaissance orientale*, Paris, Payot.
- Edward W. SAÏD, 1980, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Éditions du Seuil (La couleur des idées).